

#### 4. Renoncer à ses propres intérêts

Que signifie renoncer à ses propres intérêts pour rechercher ceux de Jésus-Christ ? Essayons de comprendre cela, car il s'agit d'une question essentielle.

Paul, dans sa lettre aux Philippiens 2,21, se plaint que chacun se préoccupe de ses propres affaires et non de celles de Jésus-Christ. Il utilise le verbe *zeteo* qui se traduit en latin par *quaerere*, c'est-à-dire « chercher », être à la recherche de quelque chose et de quelqu'un que l'on désire, qui nous manque, dont on ne peut se passer. C'est le verbe que la Bible utilise également pour la recherche de Dieu. Dans la Règle, c'est le verbe que saint Benoît emploie pour exprimer la condition fondamentale qu'il faut éprouver chez le novice pour comprendre s'il a ou non la vocation : « *si revera Deum quaerit* – s'il cherche vraiment Dieu » (RB 58,7).

Il est intéressant de noter comment l'aspect du renoncement à ses propres intérêts pour chercher Dieu et ses intérêts est souligné dans la Règle. Celui qui vient au monastère pour y entrer doit en effet être maltraité, doit attendre devant la porte (par tous les temps, j'imagine) et même supporter « insultes et difficultés » (RB 58,3). Aujourd'hui, si un postulant, une postulante, arrive, nous lui déroulons immédiatement le tapis rouge et lui disons que la vie monastique est ce qu'il y a de mieux pour lui, et peut-être lui disons-nous qu'il peut apporter au monastère tout ce qu'il aime et désire, téléphones portables, ordinateurs, contacts quotidiens avec tous ses amis et parents, et s'il a fait des études ou suivi une formation professionnelle, nous lui promettons qu'il pourra en faire bon usage pour le monastère, pratiquement dès le début. Oui, c'est vrai, il devra faire une année de noviciat un peu plus stricte, mais elle passera vite et on fera tout pour le distraire de l'ennui qu'elle comporte, et tout de suite après il pourra commencer à étudier et faire ce qui lui plaît comme avant... J'exagère, mais malheureusement... pas trop ! Ce que l'on passe souvent sous silence, c'est la prise de conscience qu'il est impossible d'embrasser une vocation à suivre le Christ sans un renoncement à poursuivre ses propres intérêts pour rechercher ceux du Christ.

Le « mauvais traitement » que Benoît envisage à l'égard des postulants – qui, aujourd'hui, entraîneraient peut-être la dénonciation et l'arrestation de l'abbé, du portier et du maître des novices – n'ont pas pour but de faire preuve de rigidité ou de décourager les caractères faibles et indécis. Il vise avant tout à faire comprendre que dès le départ, le cœur doit faire un saut pour tirer au clair ce qu'il veut vraiment, ce qu'il désire vraiment. Il s'agit de savoir si nous cherchons Dieu au point de sacrifier nos intérêts aux siens, ce qui est pour nous à ce qui est pour Lui. Qui se trouve « quatre ou cinq jours » (RB 58,3) à la porte du monastère, peut-être en hiver avec la neige, ou en été avec la chaleur torride, et chaque fois qu'il frappe ou appelle, on ne lui ouvre pas la porte, on lui dit qu'il n'y a pas de place pour lui, qu'il doit partir, il est évident qu'il doit se demander : Mais quel est mon avantage à entrer dans ce lieu ? Qu'est-ce que je gagne dans cette forme de vie qui me rejette ? Ne vaudrait-il pas mieux de retourner chez moi, à ma vie d'avant, à mes intérêts ?

Qu'est-ce qui permet de rester, de continuer à frapper jusqu'à ce qu'on ouvre la porte et dise : « Très bien, reste ! » ? Soit il persiste parce qu'il est fou ou si désespéré que

même les mauvais traitements qu'il subit sont meilleurs que ce qu'il vit à l'extérieur ; soit il reste parce qu'il cherche quelque chose de plus grand que ses intérêts, parce qu'il cherche les intérêts de Jésus-Christ, qu'il cherche Dieu.

Cette mise à l'épreuve de ce que le cœur cherche ne se termine pas lorsqu'on laisse finalement le requérant entrer au monastère, elle se poursuivra pendant la période du noviciat. Saint Benoît demande en effet qu'un « ancien qui soit apte à gagner des âmes » ait la sollicitude d'examiner soigneusement si le novice « cherche vraiment Dieu, s'il est attentif à l'office divin, à l'obéissance, aux humiliations (*oppropria*) », et ajoute qu'il faut lui dire à l'avance (*praediceretur*) « toutes les choses dures et rudes par lesquelles on va à Dieu » (RB 58,6-8).

Cette mise à l'épreuve ne s'arrêtera pas après la profession ; toute la vie monastique est ce chemin vers Dieu dans lequel de nombreuses situations et circonstances mettront toujours à l'épreuve la raison profonde de la persévérance, de la fidélité, et nous demanderont de choisir encore et encore de rechercher les intérêts du Christ plutôt que les nôtres. Tout le chemin décrit par la Règle parle essentiellement de ce choix du cœur qui n'est pas fait une fois pour toutes, car nous cherchons toujours la plénitude, nous cherchons toujours le bonheur. Et c'est bien, car c'est Dieu qui nous a créés ainsi et nous a donné un tel cœur. Malheur à nous si nous cessons de rechercher le bonheur : nous ne serions plus nous-mêmes, nous ne serions plus humains, tels que Dieu a façonné l'homme et la femme, les remplissant du désir de l'infini.

Mais il s'agit précisément de comprendre ou plutôt d'accepter que le Christ et l'Évangile nous annoncent que notre vrai bonheur ne réside pas dans la poursuite de nos propres affaires mais dans la poursuite des intérêts de Dieu et des autres. C'est le grand mystère de la vie, le grand mystère que le christianisme est venu éclairer pleinement et qui a été proclamé depuis deux mille ans en même temps que l'annonce de Pâques, parce que c'est un mystère inhérent au mystère pascal : l'homme trouve la pleine satisfaction des intérêts de son cœur en renonçant à poursuivre ses propres intérêts et en embrassant ceux du Christ. C'est un paradoxe, c'est une folie, mais une folie dans laquelle se trouve la sagesse pascale du christianisme, une réalité inconcevable et pourtant réelle au point qu'il est possible d'en faire l'expérience, de vérifier qu'il en est bien ainsi. Le Christ lui-même en témoigne, en s'incarnant, en vivant comme un pauvre et un serviteur de tous, et surtout en mourant sur la croix et en ressuscitant. Et en le suivant, tous les saints en témoignent, à commencer par le bon larron qui est devenu un saint en quelques minutes, non seulement à cause de la chance d'être crucifié à côté du Rédempteur, mais précisément parce qu'il a compris que face à Lui, il ne devait pas chercher son propre avantage qui était celui de survivre, comme le demandait l'autre larron, mais qu'il devait s'abandonner au projet du Christ en le suivant, en se laissant sauver et emmener au Paradis.

Car – et c'est là que réside toute la solution au paradoxe chrétien – quel est réellement l'intérêt du Christ ? L'intérêt du Christ, de Dieu, est le salut du monde, la rédemption des pécheurs, notre salut. Par conséquent, personne ne peut chercher ses propres intérêts plus et mieux qu'en cherchant ceux de Jésus-Christ.